

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 JUIN 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Causerie, par A. D. B. — Le Canada après la conquête, par Pierre Bédard. — Poésie du langage, par Charles Ameau. — Le naufrage du "Château," par Pierre-Georges Roy. — La bourse ou la vie (avec gravure), par Philibert Audebrand. — Un rayon de soleil, par Alphonse Karr. — Poésie : La Saint-Jean-Baptiste, par J.-B. Caouette. — La gaieté du génie, par Jean Grange. — La mode, par Marjolaine. — Dubois en prison (avec portrait). — Le gros lot. — Poésie : Hymne au printemps, par Dr R. Chevrier. — Nouvelles à la main. — Notes et faits, par J.-A. Chaussé. — Feuilletons : Famille Sans-Nom (suite), par Jules Verne. — Le Régiment (suite), par Jules Mary. — Usages et coutumes.

GRAVURES : La cathédrale des Trois-Rivières. — La Corée et ses habitants (huit gravures). — Portrait du meurtrier Dubois. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

CAUSERIE

Oh ! les maris, que de trucs n'inventent-ils pas ! Voici à ce sujet une jolie anecdote. Il existe en la bonne ville de Bruxelles un monsieur qui fait le désespoir de sa femme parce qu'il rentre d'ordinaire à une heure assez avancée de la nuit.

— Mais que pouvez-vous faire aussi tard au club ? lui demande un jour madame exaspérée.

— Nous jouons la partie, ma chère, puis l'on jase ; que voulez-vous ! Maintenant, vous ne devez pas trop m'en vouloir. Je me laisse entraîner par M. X., qui habite la rue voisine. Il est accoutumé à ne jamais réintégrer le domicile conjugal qu'à cette heure tardive ; or, nous faisons route ensemble.

— Ah ! c'est ce monsieur avec qui je vous entends encore causer sur le bas de la porte. Rien ne m'horripile comme de vous écouter échanger dans la rue déserte des : *Allons, au revoir... A demain... Entendu...* et autres phrases qui ne finissent pas.

— Justement, mon amie.

— Eh bien, je ne connais ce monsieur que de vue, mais je ne le félicite pas d'avoir contracté de pareilles habitudes.

A quelque temps de là, lors de je ne sais plus quelle fête de charité, le hasard amena une rencontre fortuite entre le ménage X, et les époux dont je viens de parler et que pour la facilité du récit je désignerai par l'initiale Z. Présentations, salutations, conversation.

Puisque je trouve l'occasion de vous parler, monsieur X, s'écria Mme Z, laissez-moi vous gronder...

— Gronder mon mari, interrompit Mme X surprise, et à quel propos ?

— Oui, oui, continua Mme Z., c'est grâce à vous, monsieur X. que Z. rentre toujours si tard. Ah ! vous devez avoir une femme indulgente. Est-il permis de s'attarder ainsi à la taverne ? Et comment vous n'avez sans doute pas eu encore assez de temps

de causer, vous continuez à tailler une bavette à notre porte.

X. était ahuri. Il ne s'apercevait pas que Z., derrière Mme son épouse, lui faisait des signaux télégraphiques expressifs.

— Quelle histoire nous contez-vous là ! s'écria Mme X. en riant ; mon mari ne sort jamais. Lorsqu'il quitte la maison le soir, et le cas est rare, c'est en ma compagnie et pour me conduire au théâtre.

— Bon, fit Mme Z., voilà que vous vous faites la complice de ces deux mauvais sujets. Je vois que mes remontrances ne feront aucun effet. Force sera bien de me résigner.

Les phases de la fête empêchèrent la conversation de suivre son cours. Mais durant la soirée X. parvint à rejoindre Z.

— Ah ! ça, lui dit-il, m'expliquez-vous cette énigme ? Vous savez que je ne sors pas le soir, que...

— Certainement, fit Z. à mi-voix. J'ai inventé cette histoire afin de me disculper. Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Mais avec qui causez-vous devant votre porte ? — Vous ne devinez pas ? Je fais le dialogue à moi seul. J'échange sur deux tons différents des : *Bonsoir... A demain... Bonne nuit...*, etc., de façon que ma femme croit de la meilleure foi du monde que nous sommes revenus ensemble.

Je laisse à penser le fou-rire qui s'empara de X. à la révélation de ce truc... Mme Z. continue à couper dans le pont. Pourvu que ces lignes ne viennent point à lui tomber sous les yeux, car alors c'en serait fait du subterfuge.

* *

Il y a de par le monde des dévouements ignorés vraiment touchants et bien dignes du prix Montyon. Un mien camarade me racontait à ce propos un trait absolument attendrissant.

— Imaginez-vous, me dit-il, que je fais de temps à autre une visite à une vieille dame d'origine noble, qui jadis connut l'opulence, mais que les circonstances ont ruinée. Une servante qu'elle avait à son service depuis de longues années n'a jamais voulu la quitter. Vous concevez qu'il n'est point question de gages. Les ressources sont déjà à peine suffisantes pour se procurer les choses nécessaires à la vie. Lorsque je me rendis la dernière fois chez la dame en question, elle m'ouvrit sa porte elle-même.

— Mais je ne vois pas votre fidèle Ursmarine, lui dis-je ; serait-elle malade ?

— Non, me répondit-on avec un peu d'humeur. Vous savez qu'elle a toujours été très pieuse : on l'a enrôlée dans je ne sais quelle confrérie, et trois fois par semaine elle y passe ses après-midi. Que voulez-vous ! elle se fâche quand je lui fais des observations à cet égard. J'ai préféré en prendre mon parti. En vieillissant on se laisse aller à certains travers."

" Le hasard me fit, à quelque temps de là, rencontrer Ursmarine que je connais depuis tant d'années.

— Eh bien, lui dis-je, vous voilà donc en passe d'abandonner votre maîtresse pour les confréries ?

" La pauvre fille me regarda d'un air triste. J'aperçus même deux larmes qui perlaient en ses yeux.

— Que voulez-vous, monsieur ! dit-elle avec embarras... Chez nous il ne fait pas riche... Il faut vivre... se procurer le petit fricot de chaque jour... Alors... j'ai pensé qu'en allant trois fois par semaine travailler dans une maison où l'on a bien voulu me donner de l'ouvrage, je gagnerais toujours de quoi grossir un peu nos petites ressources...

" — Oh ! la brave et digne fille que vous faites Ursmarine ! m'écriai-je profondément ému en lui serrant la main, ce qui la rendit toute confuse. Et madame ne sait pas... ?

" — Non, monsieur, jamais elle ne voudrait... elle est si fière ! Aussi, gardez-vous bien de lui révéler la chose. J'ai inventé l'histoire de la congrégation... vous comprenez !

" Si je comprends ! Mais un pareil trait était tout simplement sublime. Voilà du dévouement de tout premier mérite."

Ce que venait de me raconter mon ami me remit

en mémoire un acte analogue accompli par un vieux serviteur. Lui aussi avait vécu de longues années avec son maître, que des malheurs réduisirent à la misère. Il ne voulut pas le quitter.

— Non, monsieur, répétait-il lorsque son maître lui déclara qu'il était dans l'impossibilité de continuer à le payer, j'ai vécu auprès de vous dans les temps heureux ; vous avez toujours été bon pour moi ; et maintenant que les années pèsent sur vous et que les mauvais jours sont venus, je vous abandonnerais ? Ce serait commettre une mauvaise action. Il y a plus, monsieur ; j'ai quelques petites économies acquises à votre service ; je vous demande en grâce de m'autoriser à subvenir aux frais du ménage à l'aide des intérêts qui en proviennent.

Le maître eut beau protester, le vieux serviteur tint bon et fit comme il l'avait dit jusqu'au jour où il ferma les yeux de " monsieur ", — comme il se plaisait toujours à le désigner. Et le brave homme en revenant d'avoir conduit le défunt à sa demeure dernière, s'écria :

— On ne saura jamais la perte que je viens de faire !

Les dévouements de ces humbles peuvent servir d'exemples à bien des gens. Mais trouvez-moi beaucoup de serviteurs de cette trempe-là aujourd'hui !

* *

Je causais ces jours derniers avec un fonctionnaire du gouvernement, qui me disait :

— Comprenez-vous ceci : Je m'évertue à trouver des innovations dans la marche du service qui m'est confié, à proposer des modifications aux errements suivis actuellement, de façon à réaliser des économies et à simplifier maintes formalités. Eh bien, l'on ne m'en sait aucun gré ! Mes projets sont jetés au carton. Les lit-on seulement ? Je n'en jurerais pas. Or, notez bien que telle de ces mesures appliquée par moi dans mes affaires personnelles me donne d'excellents résultats. N'est-ce pas incompréhensible ?

— Du tout, cela se conçoit, au contraire, parfaitement, lui répondis-je, et vous me paraissez doué d'une jolie dose de naïveté. Raisonnons un peu. L'homme qui peine au point de vue de son intérêt particulier, consacre à sa besogne toute son intelligence. Il bâche ferme. Il étudie, furète, invente, en un mot n'épargne pas ses fatigues. Qui retire le profit de ce labeur ? Lui. C'est par une augmentation de bien-être, de jouissance que se traduit le mal qu'il se donne. Comme le disait fort bien un écrivain français, " cet homme pense exclusivement à son affaire, même au lit et à table. Il l'étudie non pas de loin, spéculativement, en gros, mais sur place, pratiquement, en détail, dans ses alentours et ses appendices, par un calcul incessant des difficultés et des ressources, avec un tact si aigu et des informations si personnelles, que, pour tout autre à côté de lui, le problème quotidien qu'il résolut serait insoluble, parce que nul autre n'en possède et n'en mesure, comme lui les éléments précis." Voilà un raisonnement indiscutable. — Mais vous, fonctionnaire, du moment où vous avez accompli votre besogne accoutumée ; où vous avez, assis sur votre basane, séjourné en votre bureau le nombre d'heures réglementaires, vos appointements vous arriveront sûrement à la date voulue.

" On n'a rien de plus à vous demander. Qui ressentira les effets de vos conceptions destructives de la sainte routine ? Le public ? Eh bien, qu'est-ce que cela vous fait ? Comment ! ne songez-vous pas que vous allez par votre attitude déranger dans leurs habitudes toute la filière des fonctionnaires de l'administration à laquelle vous appartenez. Mais vous serez conspué, vilipendé ! A-t-on jamais vu, dira-t-on en parlant de vous, cet animal qui, pour se faire valoir, se creuse la cervelle à l'effet de bouleverser l'ordre des choses établi ! C'est un ambitieux ; c'est un ennemi qui veut faire passer ses chefs pour de vulgaires croûtons. Au panier ses projets, ses élucubrations ! Si on l'écoutait, il faudrait s'assimiler des méthodes nouvelles, des procédés auxquels on n'est pas stylé. La peste soit de l'importun ! Cela n'empêche pas que, tout haut, on vous couvrira de fleurs. Très ingénieuse,